

bonheur.

Amours de croisières

La Croisière, qui ouvre le recueil, met en scène un groupe de jeunes filles sentimentalement disponibles, comme on en rencontre dans tous les clubs de vacances. Pour se

nimer une blessure ? Alors, on baise les yeux, on presse le pas, on fuit. Trop tard. La misère humaine nous colle aux talons. Roger Grenier marche dans son ombre, scribe fidèle et taciturne. Quel appel les attire vers le miroir des eaux ? La Fontaine dirait : « Ce n'est rien, ce n'est qu'une femme qui se noie. »

GABRIELLE ROLIN.

esquissé, une tache de couleur ici posée...

Le monde que dépeint Catherin d'Échéa évolue entre la petite, la moyenne et la grande bourgeoisie, dans un temps et dans des milieux où l'on passait encore de l'une à l'autre, le plus souvent, par les mariages.

PAUL MORELLE.

(Lire la suite page 16)

un rôle essentiel dans la définition et la mise en œuvre de la politique française à l'égard de l'Allemagne. Pour parler de cet homme, dont il dit qu'il était « son orgueil », François Seydoux a des mots sobres et tendres, qui font partager au lecteur sa piété filiale. On n'oubliera pas la belle scène dans laquelle il nous montre Clemenceau, au faite de la gloire, poussant de ses mains

contrebandiers. La plus belle époque de la prohibition dans les années 20-30. Un univers de passions... A grands poumons l'iode, la liberté, le coquillage et le sable : une cure que vous ne regretterez pas.

JACQUES GELLARD *Le Monde*



DEUX FAÇONS DE SE SOUVENIR

« VOIR LES PASSANTS », de Jean-Louis Bory « PASSAGE », de Renaud Camus

JEAN-LOUIS BORY est le plus sémillant de ces touche-à-tout en quoi les nécessités et les tentations de la vie littéraire moderne changent beaucoup d'écrivains.

La consommation audio-visuelle ayant détrôné la lecture, le grand public connaît surtout le causeur époustoufflant dont le gauchisme tempéré d'éclectisme et d'humour s'exprime sur les ondes à tout propos, notamment au sujet des homosexuels, dont il se flatte d'être, et qu'il voudrait voir tolérés dans les milieux populaires autant qu'ils le sont désormais dans la bourgeoisie parisienne et artiste.

Aux cinéphiles qui goûtent la pétulance de ses chroniques du *Nouvel Observateur* et de ses numéros à l'émission « le Masque et la Plume », s'ajoutent les mélomanes de *Musique Plus*, où Bory a composé un concert en décembre dernier, sans parler des fervents du XIX^e siècle qui reconnaissent depuis longtemps en lui un des meilleurs spécialistes de la révolution de Juillet, de Balzac et d'Eugène Sue.

Ces activités vibrionnantes ont fait oublier au public, et peut-être à lui-même, que notre normalien super-doué est d'abord l'auteur d'un vaste cycle romanesque, ouvert par *Mon village à l'heure allemande* (Goncourt 1945) et développé sur trente ans par une dizaine de volumes, en cours de regroupement chez Julliard.

A partir d'un bourg de Beauce où, depuis sa naissance, il se repose périodiquement de l'agitation parisienne, et dont il aimerait faire l'équivalent de l'universel village de Jefferson chez Faulkner, Bory a déployé une fresque à la fois balzacienne, parce que les mêmes personnages y témoignent, d'un titre à l'autre, des bouillonnements sociaux, et proustienne, dans la mesure où le héros central, François-Charles de Hermetmont, renvoie au passé intime de l'auteur.

COMME le suggère son sous-titre inutilement évocateur de fonds de tiroirs, la nouvelle pièce du puzzle couvre moins une époque ou un thème qu'elle ne complète, sous forme de nouvelles éparées, des biographies secondaires, principalement celles des compagnons de guerre perdus de vue depuis leur dispersion dans les hautes herbes de juin 40 et l'obscurité bleutée de l'occupation.

Les souvenirs du narrateur zig-

zaguent entre des êtres aussi variés qu'une vieille marchande d'alpenstocks et une épouse en fuite, une déportée et une chanteuse collabo, un évadé qui passe une rivière et un autre qui rentre d'Allemagne caché sous des boggies. L'agonie balzacienne d'un boutiquier entre sa femme et sa maîtresse prend le pas sur les autres récits et éloigne le livre des hasards de guerre qui en figuraient le lien initial. Mais toutes les destinées baignent finalement dans un même air du temps.

Un peu à la façon de Dos Passos et de Sartre dans les *Chemins de la liberté*, Bory replace les bouleversements de chacun — amours, mariages, déménagements, ruptures, accidents, morts — dans le flot des événements collectifs qui ont façonné la mentalité de tous, des crises politiques mondiales aux disparitions d'acteurs familiaux.

Leçon de ce tohu-bohu : la vie est absurde puisque « toutes les rencontres se font par hasard », l'histoire ne cesse d'« émettre nos minuscules existences », et la mort, toujours, gagne. Tout en proclamant son goût de la vie, Bory y associe jusque dans le plaisir — « un désir poignant comme la mélancolie » — le chagrin toujours présent de devoir un jour fermer ses paupières sur une nuit « plus lourde que n'importe quel sommeil ».

CETTE image d'yeux écrasés ne vient pas par hasard. Le visage tient une place privilégiée dans les émotions de l'auteur, et dans le cheminement de ses reminiscences. Bien qu'il apprécie le charme de la « capitale infâme », comme disait Baudelaire, c'est le nez dans l'herbe de son cher village natal qu'il retrouve le chemin de l'« inguérissable enfance » et des voyages dans le passé ou dans l'imaginaire dont se nourrit toute son œuvre.

Une œuvre où ses fans cherche-

raient en vain le jaillissement rossard qui les enchante à la radio et à la télé. Sa langue est aussi raisonnable par écrit qu'elle est volubile et espiègle en paroles. Au Jean-Louis chansonnier et agressif s'oppose dans les livres un François-Charles romantique, démuni, vulnérable : au pétrole verbal des interviewés s'oppose un paisible rêveur du passé ; à l'avant-gardiste, un héritier de Giraudoux

Par

Bertrand

Poirot-Delpech

attendri par lui-même comme par l'enfant dont ses goûts l'ont privé.

Comme quoi, on peut aspirer au chambardement politique et rester, en art, fidèle aux traditions, délicieusement.

À côté de cette ingénuité frémissante d'éternel adolescent, un débutant comme Renaud Camus fait figure de vieux routier sans cœur. Alors que les premiers livres servaient jusqu'ici à se confesser et à se consoler de l'enfance perdue, ce moins de trente ans n'a rien de plus pressé, pour son coup d'essai, que de se livrer à des jeux formels. Et il n'est pas le seul. Ce sera le signe de toute la génération d'avoir renoncé sans regret à l'aveu brûlant, au profit de l'expérimentation impersonnelle.

Ni autobiographie ni même narration suivie : *Passage* se présente comme un montage de séquences, claires en soi, mais sans lien évident entre elles ni progression d'aucune sorte. Leur retour à intervalles réguliers laisse tout au plus la sensation d'un ressassement de souvenirs, d'un

album de photos fanées, sur fond de palaces 1900, de Sud à ombrelles et de paquebots moites...

Il se trouve cependant que ces instants sans suite et indifférents les uns aux autres paraissent surgir peu à peu de la mémoire du lecteur. Malgré leur éloignement dans le temps et dans l'espace — le début du siècle aux points les plus exotiques du globe, — nous avons l'illusion d'avoir, sinon vécu, au moins connu par ailleurs ces bribes de scènes décolorées par un oubli qui serait propre à chacun de nous.

C'ELA paraît venir d'abord de ce que sont soigneusement rassemblés les stéréotypes de toute nostalgie et de tout dépaysement : stores vénitiens donnant sur des ports pleins d'intrigues, professeurs exilés guettant des étrangères aux seins durs, boys bizarres, malles, perroquets...

Mais bientôt s'impose le soupçon que ce déjà vu soit du déjà lu. Telle ombre de volet sort de la *Jalousie* de Robbe-Grillet, telle femme du *Vice-Consul* ou d'*India song* de Marguerite Duras, tel détail de James, Virginia Woolf, Proust ou Claude Simon. Les premières fois, on se débarrasse de ses doutes en allant vérifier dans sa bibliothèque, puis on s'abandonne à l'évidence que le livre est composé — pour un bon quart, selon l'auteur, et sans doute davantage — d'emprunts sans guillemets aux auteurs déjà cités, auxquels s'ajoutent, semble-t-il, Yves Bonnefoy, Tony Duvert, Fargue, Ginsberg, Larbaud, Mallarmé, Ricardou, Raymond Roussel, sans compter des encyclopédies de voyages ou de jeux.

CONTRAIREMENT à un autre débutant remarquable de l'année, Jacques Almira — *le Voyage à Naucratis*, « le Monde » du 24 janvier 1975, — Renaud Camus n'explique pas ce recours à la citation clandestine par la surabondance de l'hé-

ritage et l'impossibilité de s'en démarquer. Son seul but théorique avoué est de montrer que tout texte « contredit les lois de son fonctionnement, à peine les a-t-il formulées ».

Mais on peut supposer que son propos, comme celui de tous ses contemporains, procède du même sentiment de saturation. *La Recherche du temps perdu* et quelques autres monuments ayant compromis la chance de mettre encore la vie privée en chefs-d'œuvre, on joue avec les précédents inégalables, on griffonne dans leurs marges. Le trop-plein littéraire a conduit à une écriture des interstices. Au projet traditionnel — dont Bory est un des derniers tenants — d'inscrire son histoire individuelle dans la mémoire générale, succède celui de camper en bernard-l'hermite dans des collages d'anthologies, décrétées bien commun et découpables à merci.

CETTE pratique littéraire de plus en plus répandue appelle une attitude de lecture nouvelle. La pire serait de se laisser obnubiler par le dépistage des ouvrages cités ou des lois qui ont présidé à leur montage, comme y invitait Raymond Roussel, et de se livrer ainsi à une sorte de cachetampon culturel imité des concours radiodiffusés. Quitte à ne plus trop savoir sur quels critères juger les œuvres — mais l'avons-nous jamais su ! — il faudra sans doute se contenter de voir fonctionner ces textes, comme on observerait des machines en équilibre sur leurs axes.

Deux façons de se souvenir : d'un côté, avec Bory, l'espérance sans illusion de laisser au moins des miettes après soi ; de l'autre, avec Renaud Camus, l'acceptation joyeuse de n'être qu'un passage d'ordinateur anonyme entre des infinités de sens et d'images.

A force de ne plus croire au souvenir personnalisé et au moi, le livre de l'avenir pourrait bien évoquer de plus en plus la quintessence de tous les temps perdus et ressembler à ces photographies qu'on trouve dans les tiroirs de grandes pièces vides, l'après-midi, au début de l'été : clichés différents pour chaque mémoire, mais rendus identiques par la littérature, cet art du jauni.

★ VOIR LES PASSANTS OU LES MIETTES CELIBATAIRES, de Jean-Louis Bory, Gallimard, 208 pages, 29 F.

★ PASSAGE, de Renaud Camus, collection « Textes », Flammarion, 210 pages, 34 F.